

Histoires ordinaires : de andere kant van het water

Autor(en): **Liengme, Claire**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **119 (2016)**

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-697011>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Histoires ordinaires

CLAIRE LIENGME

De andere kant van het water

L'histoire de Gino a débuté à Ostende, où il est né. Elle s'est poursuivie dans une caserne militaire, puis au Rwanda. Depuis cinq ans, il s'était installé à Anvers, dans un grand appartement de la *Sint-Vincentius straat*.

Je fis sa connaissance devant la statue d'un homme qui tenait une main dans sa main. Gino m'aborda et me parla de ce monument clé de la ville, qui représentait un soldat romain, qui s'était conduit en brave en coupant la main d'un ennemi géant, avant de la jeter à l'eau. La ville d'Anvers, ou plus exactement *Antwerpen*, devait son nom à ce trophée et à cet acte héroïque : *ant* (la main) et *werpen* (lancer). Il m'enjoignit ensuite de photographier la statue. Je m'exécutai par politesse, malgré le contre-jour.

Gino me proposa un tour de la ville. J'acceptai. En longeant la rue Antoon Van Dyck, il me raconta ses souvenirs du Rwanda. Devant l'entrée du *Stadspark*, il s'arrêta et me demanda de l'écouter.

Un après-midi, il se baladait dans ce parc public en compagnie d'une de ses amies et son bébé. « C'était un beau jour », précisa-t-il.

Près du petit étang qui bordait cet espace vert de la ville, il avait ouvert un sac dans lequel se trouvaient quelques morceaux de pain sec, et il les avait lancés aux canards. Rapidement, un homme était venu à sa rencontre et avait déclaré : « C'est interdit de donner du pain aux canards, vous savez cela ? » Gino lui avait répondu qu'il n'était pas au courant, mais l'homme avait insisté : « C'est interdit de donner du pain aux canards. » Puis il avait ajouté : « Pardon Monsieur, c'est possible de me donner votre carte d'identité ? » Gino lui avait tendu ses papiers en lui disant : « Nous faisons une petite promenade. L'enfant est content et les canards sont contents. »

L'homme n'était pas un policier, mais un *stadwachter*, autrement dit un agent chargé de faire respecter le *politiecodex*. À l'entrée du parc, il y avait bien un panneau sur lequel figurait l'interdiction de nourrir les animaux résidant dans le parc, mais Gino n'y avait pas prêté attention.

Quelques jours plus tard, il avait reçu une lettre recommandée confirmant qu'il avait enfreint la loi et qu'il devait s'acquitter d'une amende de cinquante euros.

« Maintenant, conclut Gino en reprenant la marche sur le *Mechelsterenweg*, je jette toujours mon pain sec à la poubelle. »

Lorsque je demandai à Gino s'il pensait être une personne ordinaire, il me répondit : « Je ne pense pas. Bien sûr, je suis normal, je travaille avec plaisir. Mais pour moi, c'est un peu difficile, car je suis né à Ostende et les vraies personnes d'Anvers disent que je viens de l'autre côté de l'eau, de *andere kant van het water* ».





Un soir, une jument

Sur mon ballon rose, j'écris tout en galopant. Une chevauchée fantastique! Je souris à l'idée de m'envoler. Oui, de m'envoler. Soudain vient la nuit. Elle arrive en trombe, m'engueule, puis se calme doucement. Comme pour la souris, on cherche en vain le trou par lequel elle est entrée. Mystère... On s'endort sur cette énigme et l'on se réveille, confus. On n'a pas trouvé. La nuit ne nous a pas livré son secret. Alors on oublie et l'on se remet au travail.

Le temps nous semble long parfois. Pourtant, les secondes sont les mêmes, où que l'on aille. D'où vient cette sensation que rien ne change? Nul ne le sait vraiment, mais certains font semblant d'y croire, ou alors ils le croient vraiment.

Sur ma table ronde, il y a un lac. Il est enfermé dans un bocal. Il tremble au gré des véhicules qui passent sur la chaussée, mais le reste du temps, il reste coi.

La mer non plus ne parle pas. Elle se retire, mais revient à chaque fois qu'on la rappelle. Fidèle. Pas toujours respectée. Elle s'en fiche, car au final, elle fait comme bon lui semble.

Dehors il y a de l'eau, mais ce n'est pas la mer. Pas encore. Si on le désire, on peut prendre un petit bateau et, si tout va bien, la rivière nous emmènera vers elle. On ne sait pas tout ce que la mer cache au fond d'elle-même. Quelques trésors, et des alliances, aussi. Une dispute, un jour où tout avait bien commencé.

Hors champ! Elle le fait exprès, décidément. Lorsqu'elle me photographie, je disparaiss immanquablement. Pourquoi elle fait ça?

Fâchée, elle s'en va pour toujours, puis, au bout de la baie, elle se retourne. La voiture rouge a disparu.

Reviens tout de suite, nom de Dieu! Qu'est-ce qui a déclenché la foudre? En cherchant bien, on pourrait trouver. Pas sûr. C'est une histoire compliquée. Il faudrait une vie pour l'expliquer, et encore, on reprendrait incessamment l'ouvrage, si bien qu'à la fin, ce ne serait plus du tout la même histoire. Quel serait le but? Et d'ailleurs, est-ce bien le but que de l'atteindre?

Je ne veux pas arriver à destination! Je veux chercher encore, dériver, chasser le naturel pour qu'il revienne au galop.

Au fil de l'écriture, le drame se noue. On sonne à la porte. Qui est-ce? Personne ne sonne jamais à cette heure-ci, encore moins à cette saison. On sonnera quand je l'aurai décidé! Surtout, ne pas flancher. Résister...



J'ouvre la porte. Un homme entre en rampant. Je ne le connais pas. Que veut-il ? À manger ? Voler quelque chose ? Je lui tends du pain, il le prend, sans enthousiasme. Il n'a pas faim. Il repart, puis revient sur ses deux pieds. Je lui redonne du pain. Il n'en veut pas. Je lui donne de l'argent. Il hoche la tête, hausse les épaules et le prend. Il s'en va.

Le lendemain, on frappe trois grands coups à la porte. C'est l'homme. Ses yeux sont fermés, il entre comme un somnambule, les bras tendus, et il visite toutes les pièces de la maison, puis se dirige vers la sortie. Je lui demande ce qu'il cherche. Il ne répond pas et sort. Il s'engouffre dans une ruelle. À partir de ce moment, il disparaît. Plus personne ne l'a revu dans la ville.

Que voulait-il ? Peut-être ne voulait-il rien de particulier, seulement entrer dans la maison et repartir. Une occupation comme une autre. Moi, je dessine bien de la poussière, au plus proche de la réalité.

Quel était le sens de sa vie ? On raconte qu'un soir, il a quitté sa région natale, avec sa jument. Il voulait aller à l'est, mais ses pas le menaient automatiquement vers le sud, comme par instinct. Alors il rectifiait sa trajectoire puis, un jour, las de tant de détours, il s'était arrêté à un point qu'il ne connaissait pas. Il s'était adapté à son environnement, et cette escale était devenue son point fixe. Il avait eu une fille, puis, au fil des saisons, il était devenu l'ancêtre, mais ne l'avait jamais su. Les générations s'étaient succédé, mais elles avaient fini par ne plus se reconnaître. Les derniers venus voulaient faire machine arrière, retourner au point de départ de l'ancêtre et reprendre la route vers l'est, atteindre le but. Prouver aux aïeux que l'on peut toujours, si la volonté est là. Le voyage, de toute manière, serait fabuleux. À chaque pas, ils feraient un vœu. Toujours le même. Ils finiraient par l'avoir à l'usure.

Ils s'étaient mis en marche, en sifflant chacun sa propre mélodie. Un joli chaos.

Il est tard, mais je n'ai pas sommeil. Je ferme mes yeux et ma bouche et j'écoute. Sous ma fenêtre, j'entends résonner les premières mesures du joli chaos, puis, doucement, je m'enfonce dans la nuit.

Au top de la tour

Au bout de la *Quinten Mitsijlei*, non loin du *Stadtpark* où Gino avait lancé du pain aux canards, Fadi fut témoin d'un événement un an auparavant. Alors que nous marchions d'un pas tranquille sur le trottoir de



gauche si l'on vient de la *Frankrijklei*, il stoppa sa marche et me dit : « Regarde l'église là-bas. L'année dernière, elle était recouverte par un échafaudage. Un après-midi, j'étais là par hasard et j'ai vu une foule qui regardait en l'air. Un homme était en train de grimper lentement, au top de la tour. »

Au sol, c'était la panique. Des gens tenaient leur tête dans leurs mains ; d'autres posaient leurs mains sur la bouche et certains se bouchaient les yeux et les oreilles, tout en maintenant la tête en l'air.

L'homme allait se jeter en bas. Il allait sauter. Pour l'instant, il était vivant, son sang circulait dans ses veines et ses organes vitaux continuaient de fonctionner comme si de rien n'était, mais dans quelques minutes, peut-être deux, peut-être douze ou cinquante-deux, tout s'arrêterait. Quel serait le résultat ? Personne n'osait y penser et pour refouler, on gémissait des « oh ! »

Tous avaient peur pour l'homme. Fadi aussi. Mais lui se demandait surtout « pourquoi ? » Quel drame du passé avait obscurci le présent de cet individu et l'avait plongé dans un tel désespoir ? Et ce jour-là, quel événement particulier avait pu provoquer cette bouffée violente qui envahissait cet humain, et le poussait à gravir les échelons les uns après les autres pour démolir son corps et mettre fin à tout ?

Une voiture de police et un camion de pompiers arrivèrent en trombe. Les conducteurs et leurs passagers sortirent rapidement de leurs véhicules et regardèrent en l'air. La foule se calma, transférant le poids de sa peur sur les hommes en uniforme, mais aussi, c'est à cet instant qu'elle comprit la véritable intention de l'individu sur le clocher de l'église.

L'homme semblait vérifier que l'échafaudage fût assez large pour permettre à la cloche de se balancer correctement.

S'agissait-il d'un sacristain, d'un employé de la voirie, d'un curé ou d'un quidam qui n'avait pas peur du vide et à qui l'on avait confié cette mission ? Fadi ne m'avait rien dit à ce sujet. Il avait omis également de me donner d'autres détails sur l'homme, qui se trouvait au top de la tour : comment il était habillé, s'il était plutôt corpulent ou svelte. Il n'a pas non plus parlé du temps qu'il faisait ce jour-là.

Tout laisse à supposer qu'il ne pleuvait pas des cordes ni des grêlons, sinon, il l'aurait sans doute mentionné.

La Lunette

Bruxelles, place de la Monnaie. À gauche du théâtre éponyme, je marchais, en direction de *La Lunette*.

C'est ici qu'une après-midi de juin 1974, Anne-Lise et trois de ses copines avaient bu chacune deux lunettes, ces verres à pied hauts d'environ cinq centimètres, d'un diamètre de vingt centimètres, et pouvant contenir un litre de bière.

C'est ici que cette après-midi de juin 1974, un homme d'une quarantaine d'années, assis à l'autre extrémité de la pièce, avait offert à chacune des filles une Rodenbach grenadine. Elles étaient venues fêter la fin de l'école. Les grandes vacances débutaient. Il faisait très chaud. « C'était quasiment une canicule », avait-elle précisé.

Anne-Lise m'avait donné ensuite quelques détails supplémentaires sur l'endroit. C'était un vieux bar dont les parois étaient en bois. Il y avait un escalier en colimaçon. Elle se souvenait aussi qu'il fallait payer pour aller aux toilettes, qu'elle et ses copines étaient assises au premier étage de ce bar, à une table contre la fenêtre, et qu'il n'y avait personne dans la salle à l'exception de l'homme d'une quarantaine d'années. Le rez-de-chaussée, lui, était bondé, et après avoir bu les bières, elles étaient sorties sur la place de la Monnaie, s'étaient assises sur un banc, s'étaient moquées



des pigeons qui picoriaient tous azimuts et leur avaient crié « des poules, des poules! ». Sur le banc, elles riaient comme quatre adolescentes de quinze ans, qui venaient de boire chacune deux *lunettes* et une Rodenbach grenadine, pour fêter la fin de l'année scolaire ou le début des grandes vacances. Un peu plus tard, elles avaient mangé des gaufres de Liège, qu'elles avaient eu grand mal à digérer.

En entrant dans le bar, je m'engageai immédiatement dans l'escalier en colimaçon. Je voulais voir la pièce où se trouvait Anne-Lise, trente-neuf ans auparavant. Immédiatement, la serveuse et le serveur m'en empêchèrent, et me firent signe de m'asseoir au rez-de-chaussée. Il fallait consommer en bas. Je bredouillai quelque chose et tentai une nouvelle fois de monter, mais le garçon s'approcha de moi et me dit « Non ! Non ! Non ! Ce n'est pas possible ». Je ne pouvais pas expliquer les raisons qui m'amenaient dans ce bar, aussi, j'obtempérai, m'assis à une table au fond du bar, et commandai une eau gazeuse.

La radio diffusait une chanson d'amour que je ne connaissais pas, et dont j'attrapai au vol quelques paroles : « S'il m'aime encore un peu plus fort ; s'il aime le soleil de minuit. »

Le bar n'était plus aussi vieux, tout avait été refait, et il avait, semblait-il, perdu de son cachet. Les parois étaient bel et bien en bois, mais en

contreplaqué. Le sol était recouvert de catelles beiges comportant de petites taches noires peintes au pistolet. Elles étaient posées en quinconce, comme les petites briques rouges qui forment les façades de nombreuses maisons belges.

Je réfléchis à l'appellation de ce bar, *La Lunette*. Pourquoi ce nom ? Le garçon de café me montra l'objet en question. Le verre me parut petit pour contenir un litre de bière. « Il y a un observatoire dans les environs, le nom provient de là, mais cette information n'est pas vérifiable. » Son explication me parut obscure, et je le lui fis remarquer. « Vous allez un peu vite pour moi. » L'homme me répondit brièvement : « Oui, c'est à cause de la lunette astronomique, la lunette, c'est un télescope ! » Il sortit de derrière le bar, pour me montrer une gravure au mur, un dessin technique qui représentait une sorte de planétaire, et qui semblait tiré d'un manuel d'astronomie des temps anciens.

Au même instant, je vis une jeune femme descendre lentement l'escalier dont on m'avait interdit l'accès quelques minutes auparavant. Je n'en crus pas mes yeux et tout de go, je me rendis à ce premier étage. Je m'attendais à une nouvelle remarque de la part du garçon, mais il me laissa monter.

En haut de l'escalier, il y avait les toilettes. Un peu plus loin, je pus enfin entrer dans la salle où Anne-Lise et ses copines s'étaient assises cette après-midi de juin 1974. Elle était vide et éteinte. Au fond, je vis de petites tables rondes noires appuyées contre la baie vitrée, qui donnait sur la place de la Monnaie. Je restai là, debout, durant de longues minutes, à écouter le silence de la pièce. Il y faisait chaud, c'était agréable.

Puis je redescendis, heureuse, et commandai une Rodenbach au bar. Le garçon me demanda si je la voulais grenadine. Je lui répondis : « Certainement que je la veux grenadine, la Rodenbach ! »

Fin

Le 18 mars, je sus où se trouvait le quartier chaud d'Anvers. J'y tombai par hasard, alors que je circulais à vélo. Je longeai lentement la rue remplie de néons rouges et de travailleuses du sexe en vitrine.

Le 29 mars, un peu moins de quarante-huit heures avant mon départ, en me rendant au café de Kat, j'eus envie de faire un détour par cette rue. Je me souvenais qu'elle se trouvait à proximité du MAS et de *Het Eijlande*

et qu'il fallait traverser une ou deux rues. Or, je ne sus pas retrouver l'endroit.

En remontant la *Wolstraat*, à une centaine de mètres du café, je me demandai d'où m'était venu ce désir de revoir le quartier chaud. J'en conclus que c'était simplement par voyeurisme, et sans doute aussi par curiosité provinciale.

Claire Liengme, née le 2 mai 1975 à Delémont, est artiste visuelle. Elle a obtenu un bachelor et un master (Art dans la sphère publique) avec les félicitations du jury, à l'ECAV (École cantonale d'art du Valais) à Sierre.

Les textes font partie d'un projet d'écriture intitulé «Histoires ordinaires», débuté à Anvers en 2014, et poursuivi à Moutier dans le cadre de l'exposition «De briques et de blocs» et au Caire durant une résidence d'artiste entre août 2015 et janvier 2016.

Les photographies ont été faites à Anvers en 2014.